

« Il est paradoxal de vouloir expliquer la mort à sa fille de onze ans. Il semble qu'il y ait mieux à faire, ou plus urgent, ou moins difficile. Pourtant, dire la mort, l'envisager sans la réduire, la mesurer sans la minimiser, l'évoquer précisément sans l'éluider, ce n'est ni la comprendre ni l'expliquer, ces tâches sont rationnellement impossibles. C'est l'entendre ou l'appivoiser, pour éviter l'horreur et la peur. Dialoguer avec un enfant sur la mort peut être une des meilleures façons de se tenir au plus près de la vie en tentant de faire reculer le silence et l'angoisse. »

E. H. P.

Emmanuelle Huisman-Perrin, enseigne la philosophie en classes préparatoires dans un lycée de la région parisienne. Elle anime un cours à l'Institut d'études Politiques sur « la mort en perspectives ».



EMMANUELLE
HUISMAN-PERRIN

LA MORT

expliquée
à ma fille

Seuil



9 782020 474351

Couverture : Illustration Joëlle Lajivet
ISBN 2.02.047435.2 / Imprimé en France 10.02

5,95€

DU MÊME AUTEUR

La Consolation : mots pour maux
Autrement, « Morales », n° 22, 1997

Emmanuelle Huisman-Perrin

La mort expliquée à ma fille

Éditions du Seuil

*À ma mère,
à la mémoire de sa mère.*

ISBN 2-02-047435-2

© Éditions du Seuil, octobre 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Il est paradoxal de vouloir expliquer la mort à sa fille, et plus encore à sa fille de onze ans. Il semble qu'il y ait mieux à faire ou plus urgent ou moins difficile. Et puis la mort concerne tout le monde, les grands-pères, les pères et les fils autant que les grands-mères, les mères et les filles.

Alors pourquoi ce projet et pourquoi ce parti pris d'expliquer la mort sans la dramatiser ? Il m'est arrivé comme à tant d'autres – peut-être un peu plus qu'à d'autres – d'annoncer des morts proches à mes enfants. Et j'ai connu le désarroi de ces annonces qui allaient transformer leurs vies comme la mienne.

Ici, il ne s'agit pas de cela. Je n'annonce aucune mort et mes propos ne changent le cours d'aucune existence. Je tente seulement d'« expliquer » à mon plus jeune enfant, en dehors de circonstances tragiques, dans une période personnelle d'accalmie, ce que j'ai compris de la mort dans ma vie. Si j'ai choisi de parler à ma fille de onze ans, et non à mes fils plus âgés et tout aussi intéressés et concernés par ce sujet, c'est parce qu'il me semble qu'au sortir de l'enfance, la mort peut se dire plus simplement. Les tout petits enfants parlent souvent de la mort. Puis, en grandissant, ils cessent de le faire. Ils n'osent plus. Ils sont conscients de l'angoisse et

du silence des adultes. Je souhaite combattre ce silence. Si l'on ne peut éviter la mort, on peut du moins éviter d'en faire un mystère ou un tabou.

Il y a sous ce projet un désir sans doute illusoire : celui de tenir un discours consolateur sur la mort, et de voir en elle non pas seulement la cause d'un manque atroce, d'une souffrance toujours ravivée, mais aussi un phénomène naturel et acceptable.

Un tel discours pourrait paraître fade ou mièvre face au désespoir de ceux qui sont plongés dans le marasme et l'affliction. Mais dire la mort, l'envisager sans la réduire, la mesurer sans la minimiser, l'évoquer précisément sans l'éliminer, ce n'est ni la comprendre ni l'expliquer proprement dit, ces tâches sont rationnellement impossibles, c'est l'entendre ou l'approvoiser, pour éviter l'horreur et la peur. Dialoguer avec un enfant sur la mort peut être une des meilleures façons de se tenir au plus près de la vie en tentant de faire reculer le silence et l'angoisse.

— *On a parlé de la mort en classe, parce que le père de Mathilde est mort. C'était horrible, tout le monde était mal, Mathilde était blanche...*

— Il y a certains sujets dont on parle le moins possible : la mort en est un, la sexualité aussi, l'argent parfois. C'est ce qu'on appelle des sujets tabous. On n'en parle pas de peur de mettre les autres dans des situations embarrassantes, de les blesser ou de rappeler des souvenirs difficiles. Je pense néanmoins qu'on peut parler de tout, mais peut-être pas dans toutes les circonstances, ni avec tout le monde. Il faut choisir son moment. Crois-tu que vous auriez mieux fait de ne pas parler de la mort du père de Mathilde en classe ?

— *Oui, car ça n'a rien changé et ça nous a tous rendus malades. Mathilde n'avait pas du tout envie qu'on sache... Si la maîtresse n'avait rien dit, on aurait tous été moins angoissés...*

— S'il vaut mieux, par pudeur ou parce que ça ne sert à rien, ne pas parler du tout de la mort, on a peut-être raison d'en faire un tabou...

— *Peut-être. Mais tu peux essayer de m'en parler si tu crois que ça peut me rassurer !*

— Je ne pense pas que j'arriverai à te rassurer car je trouve comme toi qu'il n'y a rien de plus angoissant que la mort. Quand j'ai une crainte pour votre santé ou la mienne, comme lorsqu'un examen médical est anormal, ou que j'imagine l'éventualité d'un accident qui vous toucherait, j'ai affreusement peur. Comme une boule au ventre... Parfois même je n'arrive plus à travailler. L'idée de la mort paralyse.

— *Tu sais pourquoi ?*

— Parce qu'on a envie que les choses durent, que la vie continue comme elle est, que les enfants vivent et grandissent en paix, et que les adultes vieillissent. Mais peut-être aussi parce qu'on ne sait rien sur la mort, ni ce qu'il y a après, ni ce qui nous arrivera et ce qui arrivera aux autres. C'est très mystérieux, la mort...

— *C'est ça qui me fait peur, de ne pas savoir ce qu'il y a après...*

— Cela fait peur et, en même temps, c'est fascinant. On peut imaginer plein de choses. Par exemple qu'après la mort on retrouve tout le monde, tous ceux dont on a été séparé. Ou alors, on peut penser que la vraie vie commence, une vie facile, sans problème, ni maladie.

— *Moi, j'imagine plutôt qu'il n'y a rien, plus rien, plus vous, et c'est ça qui me fait peur et me rend triste. Si j'étais sûre de vous retrouver, ça me rassurerait...*

— Il n'y a pas de raison d'être triste puisqu'on ne sait rien. Personne n'est jamais revenu pour dire ce qu'il y avait après la vie...

— *Tu en es sûre ?*

— Oui ! C'est à cela qu'on reconnaît la mort, au fait que personne n'en réchappe et n'en revienne. Il n'y a que dans les mythes et les histoires qu'on en revient, et encore... Tu connais le mythe d'Orphée ?

— *Non, je ne sais même pas ce que c'est qu'un mythe !*

— Dans l'Antiquité grecque et romaine, on faisait appel aux mythes pour expliquer ce qu'on ne comprenait pas bien. Ce sont des récits qui mettent en scène des dieux ou des personnages légendaires et qui permettent de donner une origine ou un sens à ce qu'on n'explique pas rationnellement. Orphée était un poète qui précisément avait pu aller au royaume des morts et en revenir. Il avait reçu des dieux une lyre dont il jouait admirablement. Il épousa une nymphe, Eurydice, dont il était très amoureux. Un jour, elle se fit piquer par un serpent et elle mourut. Orphée devint fou de douleur et de tristesse. Il obtint de Zeus la permission d'aller chercher Eurydice au royaume des morts et de la ramener sur la terre. Avec sa lyre, il calma le gardien des Enfers, qu'on appelait Cerbère. Il tenta ainsi d'arracher sa femme à la mort. Mais Zeus avait mis une condition à cette délivrance. Orphée ne devait pas regarder Eurydice avant d'avoir atteint le monde des vivants. Au moment où il parvenait aux portes de l'Enfer, il voulut s'assurer

qu'Eurydice le suivait bien, alors il se retourna et elle disparut pour toujours.

Orphée est donc le personnage de la mythologie qui a connu le royaume des morts puisqu'il en est revenu. Mais il n'appartenait pas à ce royaume, car il n'était pas mort lors de ce voyage aux Enfers. Dans ce mythe, les limites n'ont donc pas été transgressées : Orphée n'a pas pu déjouer la mort, et faire revenir Eurydice à la vie.

— *Je ne comprends pas très bien ! On ne peut revenir du royaume des morts que si on est vivant. Mais si on est vivant, on ne peut pas aller au royaume des morts ! Si Orphée a pu y aller, c'est qu'il était un personnage imaginaire, car, en vrai, on ne peut pas aller voir les morts !*

— Tu as parfaitement compris ce qu'est un mythe : un récit imaginaire dont on tire une vérité qui nous permet de mieux éclairer le réel quand celui-ci est mystérieux. On pourrait tirer de ce mythe une première leçon : les morts ne reviennent pas malgré l'amour que les vivants leur portent. Tout l'amour d'Orphée ne peut pas faire revenir Eurydice.

— *Orphée aime encore Eurydice, même morte ?*

— Oui, l'amour ne s'arrête pas du jour au lendemain parce que la personne est morte. Ce serait pratique, mais ce n'est pas comme cela que ça se passe. Tout l'amour qu'on portait à une personne qui a disparu reste en nous, même si on ne peut plus le lui manifester puisqu'elle n'est plus là. On est toujours plein de cet amour et on ne sait pas quoi en faire... C'est encombrant...

— *Qu'est-ce qu'on fait, alors ?*

— D'abord on est triste, parfois désespéré. Ensuite on essaye de reporter cet amour ailleurs, sur d'autres gens ou d'autres choses, mais ce n'est pas facile, car ce sont les personnes mortes qui manquent aux vivants, et non pas celles qui sont encore là.

— *Si les morts ne reviennent pas, et qu'ils manquent tant aux vivants, est-ce que les vivants ne peuvent pas aller les voir ?*

— Mais comment veux-tu qu'ils aillent les voir ?

— *Comme Orphée justement, en allant au royaume des morts...*

— N'oublie pas que c'est un mythe ! Et dès qu'Orphée tourne son regard vers Eurydice, elle disparaît à jamais. C'est la deuxième leçon du mythe. Les vivants ne peuvent pas voir les morts. Dans la réalité, d'ailleurs, c'est la même chose, on ne peut pas ou plus voir les morts. On ne voit que ce qu'il en reste, leur corps avant qu'ils soient enterrés ou leur squelette, puis les objets qui leur ont appartenu. Tout le reste n'est qu'imagination, ou rêve, ou souvenir.

— *Et les fantômes ? Ce ne sont pas des morts qui reviennent voir les vivants ?*

— C'est ce qu'on dit à leur propos. On parle d'ailleurs de « revenants », c'est-à-dire de morts qui reviendraient hanter les vivants. Sais-tu pourquoi ils reviendraient ?

— Pour leur faire peur ?

— Parce qu'ils n'auraient pas eu de sépulture. On ne les aurait pas enterrés ou inhumés, on ne leur aurait pas apporté les soins et les attentions habituels que les vivants réservent aux morts. Alors, mécontents, ils reviendraient hanter la conscience des vivants. Je ne crois pas à l'existence de tels fantômes. Je ne crois pas qu'il y ait des lieux hantés. Mais il me semble que, dans la conscience des vivants, certains morts reviennent très souvent parce que, précisément, on n'a pas pu les mettre en terre ou leur apporter les soins nécessaires. C'est vrai par exemple des déportés, qui ne sont pas revenus et qu'on n'a pas pu enterrer. Il ne s'agit pas de fantômes mais plutôt de « fantômes », c'est-à-dire d'êtres qui n'existent que dans notre imagination. C'est d'ailleurs ce que signifie l'étymologie du mot « fantôme » (en grec *phanthasma*).

— Ta grand-mère, qui a été déportée, est donc un fantôme ?

— Pour nous, elle l'a été longtemps, tant qu'on n'a pas su ce qui lui était arrivé à Auschwitz, tant qu'on ne lui a pas rendu les hommages nécessaires, comme mettre une plaque dans un cimetière et rapeler son souvenir.

— En fait, tu ne crois pas aux fantômes ! Tu dis que les morts ne reviennent jamais « en vrai », que les vivants ne peuvent pas voir les morts autrement qu'en songe. Tu ne crois pas aux allées et venues entre la vie et la mort ?

— Non, je n'y crois pas. Mais à quoi penses-tu vraiment quand tu parles d'allées et venues ?

— Quand on est très malade, ou qu'on a perdu connaissance, est-ce qu'on n'est pas déjà comme mort ? Et quand on va mieux, on revient à la vie.

— Il n'y a pas d'expérience de la mort car on ne meurt qu'une fois. Il est impossible de revenir pour témoigner de ce que l'on a vu. Si l'on en revient, c'est que, en réalité, on n'était pas mort. Ceux qui prétendent avoir vu la mort étaient seulement dans le coma. On ne peut donc pas, en toute rigueur, parler d'allées et venues.

— Mais il y a des gens qu'on a cru morts et qui ne l'étaient pas !

— Il y a certainement eu quelques cas... D'ailleurs, pendant très longtemps les hommes ont eu peur d'être enterrés vivants. Mais il s'agissait plus d'une crainte, d'une terreur même, que d'une réalité. Dans les faits, c'est très rarement arrivé. Aujourd'hui, c'est quelque chose qui ne peut plus se produire car un médecin vient constater la mort. S'il a des doutes, on pratique un examen sur le cerveau qu'on appelle un électroencéphalogramme. Si celui-ci est « plat » ou « nul », alors seulement on déclare la personne morte. C'est ce qu'on nomme la « mort cérébrale ».

— C'est rassurant de savoir qu'on ne peut plus être enterré vivant... Mais je ne sais toujours pas ce qu'il y a après la mort...

— On ne pourra jamais le savoir. C'est un mystère. Il ne sera jamais éclairci. Tout ce que je peux

te dire, c'est ce que les hommes ont imaginé, et comment ils se sont représenté la vie après la mort.

— *C'est la même chose !*

— Non, ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas un savoir, ce ne sont que des croyances, des représentations, des songes...

— *Bon, raconte. On meurt et puis...*

— Et puis, cela dépend... des religions, des moments de l'Histoire, des façons de penser des hommes... Tu as dû apprendre cette année, en sixième, ce que les Égyptiens pensaient de la mort ?

— *Non pas ce qu'ils pensaient, ce qu'ils faisaient. Veux-tu que je te parle des momies ?*

— Si tu veux. Mais pourquoi des momies ?

— *Parce qu'une momie, c'est le corps de quelqu'un de mort qu'on entoure de bandelettes pour bien le conserver. Chez les Égyptiens, pour pouvoir vivre après la mort, il y avait trois conditions : tu devais conserver ton corps, avoir l'âme pure et accomplir des rites magiques. Alors les morts passaient devant le tribunal d'Osiris où on pesait les cœurs. Si le cœur était plus lourd qu'une plume, il était mangé par un monstre et le mort disparaissait à jamais, s'il était léger comme une plume, c'est qu'il n'avait pas fait de mal pendant la vie et il pouvait devenir immortel.*

— Pour les Égyptiens et dans beaucoup de religions, la conduite de la vie détermine ce qui se passera après la mort.

— *Tu veux dire que si on se conduit bien pendant la vie, on a une belle mort ?*

— Plutôt une belle vie après la mort... Mais, toi, crois-tu à la vie éternelle ?

— *Je ne sais pas. J'aimerais bien continuer à vivre, mais je ne crois pas que ce soit possible...*

— Les religions ont posé la question de la survie des âmes et des corps. Comme apparemment, à la mort, le corps reste sur terre et dépérit...

— *Tu veux dire qu'il pourrit.*

— Oui... c'est pourquoi dans certaines religions on dit que seule l'âme survit, indépendamment du corps ; dans d'autres, on dit qu'elle se réincarne, c'est-à-dire qu'elle va se réinstaller dans un autre corps.

— *On change de vie ?*

— Exactement, et les existences se succèdent au rythme des réincarnations. Dans certaines variétés du bouddhisme et de l'hindouisme, on peut même devenir plante ou animal.

— *Tu peux devenir lapin, fleur ou princesse ?*

— Oui !

— *Mais où devient-on ainsi ?*

— Cela dépend. Pour le bouddhisme et l'hindouisme encore, les réincarnations sont terrestres. On revit sur terre jusqu'à ce qu'on atteigne le Nirvana, c'est-à-dire le dernier stade du cycle de réincarnation, celui où l'on quitte l'existence terrestre. Mais dans d'autres religions, les lieux d'après la mort peuvent varier : dans le ciel, sous la terre... Ils sont imaginairement situés et souvent symboliquement. Par exemple, chez les chrétiens, le Paradis est plutôt au ciel et l'Enfer plutôt au cœur de la terre, parce que, pour eux, ce qui est le plus proche de Dieu est en haut et le plus éloigné en bas.

— *Est-ce que si on creuse la terre on trouve l'Enfer et les flammes ?*

— Non, les lieux symboliques n'existent pas dans le réel, mais seulement dans la croyance, ou dans l'imaginaire. Pourtant, bien qu'imaginaires, ils peuvent avoir une très grande réalité pour les hommes. Pendant des milliers d'années, les hommes ont vraiment cru à l'Enfer. Ils étaient sûrs qu'il existait. Ils en avaient des visions très précises de feux, de diables, de supplices... Progressivement, ces croyances ont évolué. Aujourd'hui, les chrétiens ne croient plus vraiment à l'existence de l'Enfer, ils se contentent d'espérer un lieu de récompenses.

— *Est-ce qu'il y a d'autres lieux pour les morts que l'Enfer et le Paradis ?*

— Cela varie aussi en fonction des religions. Pour celles qui croient au salut, il y a des lieux de

récompenses et de punitions. Mais pour celles qui n'y croient pas, le lieu des morts est nettement plus neutre, il est l'endroit où ils reçoivent des offrandes et les prières des vivants, et où ils peuvent les conseiller.

— *Les morts peuvent donner des conseils aux vivants...*

— Certains imaginent que leurs parents disparus reviennent les protéger ou leur porter secours quand ils en ont besoin.

— *Les morts sont alors comme des protecteurs ou comme des sages.*

— Ils ont parfois ce rôle auprès des vivants. Mais la plupart du temps, les hommes craignent leur retour. Au lieu d'être une joie ou un réconfort, l'idée que les morts puissent revenir dans le monde des vivants s'est souvent accompagnée de frayeur. Les vivants souhaitent alors s'en protéger et les écarter. C'est ainsi qu'on peut, au fond, comprendre ce qui se passe à la fête d'Halloween. Tu as remarqué qu'à Halloween, les enfants se déguisent en fantômes, en squelettes, en vampires et qu'on creuse des citrouilles comme des têtes de mort.

— *Bien sûr !*

— Dans la tradition celte, le début du mois de novembre a toujours été associé à la fête des Morts. À la fin de l'automne, presque à l'entrée de l'hiver, au moment où en Europe le froid et les maladies risquaient de faire mourir beaucoup de gens, les hommes ont décidé de rendre hommage aux morts.

Ils craignaient que ceux-ci, mécontents, ne viennent les chercher pour les prendre avec eux. Ils ont imaginé alors une transaction, un échange : ils ont demandé aux morts de les laisser tranquilles, de ne pas venir les harceler, et, en échange de cette tranquillité, ils leur donneraient des cadeaux...

— *Mais ils n'ont pas pu leur parler pour leur proposer cet échange !*

— Non, pas vraiment. Comme les morts n'étaient pas réellement présents, les vivants les ont représentés symboliquement.

— *Tu veux dire « pour de faux » ?*

— Si tu veux. Pour représenter ou personifier les morts, traditionnellement, on les fait jouer par des enfants. C'est pourquoi à Halloween les enfants se déguisent en morts, en squelettes, en fantômes, en vampires et demandent des friandises aux adultes, c'est-à-dire aux vivants. Les adultes les couvrent alors de bonbons pour qu'ils repartent contents et cessent de les ennuyer. C'est comme si les vivants disaient aux morts : « Partez et laissez-nous tranquilles ! »

Noël, c'est une autre transaction. Si les adultes combient les enfants de cadeaux, c'est pour célébrer la vie au moment où, après le solstice d'hiver, les jours commencent à allonger. C'est la fin des « jours angoisseux », cette période de l'hiver où la nuit et le froid gagnent, où la lumière baisse, où l'on redoute les maladies et la mort des plus faibles... Avec Noël, on fête le retour de la lumière.

— *Je pensais que Noël, c'était la naissance de Jésus...*

— C'est vrai pour les chrétiens. Mais les fêtes ont des traditions multiples... Je t'ai parlé d'Halloween qui signifie étymologiquement *all hollow's eve* (la veille de la Toussaint). Les chrétiens ont repris les dates de cette très ancienne tradition celtique ; ils célèbrent Dieu et tous les saints le 1^{er} novembre (le jour de la Toussaint) et les morts le 2 novembre (le jour des morts). Mais alors qu'à Halloween ce sont les morts qui viennent voir les vivants, le 2 novembre ce sont les vivants qui visitent les morts pour les honorer.

Il s'est passé la même chose à Noël. Les chrétiens ont substitué aux fêtes païennes d'origine romaine (comme les saturnales et les brumales) la fête de la nativité du Christ qu'ils ont située le 25 décembre. L'important, c'est sans doute de comprendre le sens de ces fêtes très anciennes : en Occident, les hommes avaient peur de l'hiver, du froid, de la famine. Alors, au moment où il n'y avait plus de récolte et où ils craignaient de mourir de faim, ils ont choisi, par diverses célébrations, d'honorer les morts afin de les amadouer, de les mettre de leur côté... Sais-tu d'ailleurs comment, longtemps en Europe, on a représenté la mort ?

— *Pas du tout.*

— Comme une « dame à la faux » qui vient moissonner la vie, c'est-à-dire couper, faucher les vies, comme on fauche l'herbe... On peut comprendre cette image dans un monde où il y avait beaucoup de paysans.

— *Mais pourquoi la mort était-elle représentée par une femme ?*

— Les femmes donnent la vie, elles peuvent aussi donner la mort... Pourtant, ce n'était pas toujours une femme... Je crois que cela dépend beaucoup du genre du mot « mort » dans la langue que l'on parle. En français, le mot est féminin, alors souvent la mort est représentée par une femme. En allemand, le mot est masculin et là on parle de « l'homme à la faux » (*der Sensemann*). Quand on représente un squelette avec une faux, on ne sait pas bien le sexe de ce squelette... Dans de très nombreux pays, la mort est figurée par un squelette. C'est une façon stylisée de la représenter. S'il n'y a plus que des os, c'est que le temps a déjà fait son travail et que la mort ne date pas d'hier. C'est moins horrible que l'idée d'un cadavre dont la chair se décompose...

Au Mexique, le 2 novembre, il y a une immense fête des Morts. Tout le pays se remplit de squelettes en sucre, en papier, en plâtre qu'on achète et dont on décore les maisons. Ce n'est pas un jour triste. On s'amuse en célébrant les morts. On va au cimetière, non pas pour se recueillir silencieusement, prier ou fleurir les tombes comme en Europe, mais pour faire de la musique, pique-niquer et décorer les tombes. Chaque famille va sculpter sur la tombe de ses proches, avec de la terre, des objets qui font penser au mort qu'on veut honorer : son chapeau, sa voiture, ses bijoux, etc. Le soir, on rentre chez soi, content d'avoir pu passer du temps en compagnie de ceux qui ne sont plus sur terre.

— *Mais on n'était pas vraiment en leur compagnie...*

— Les morts n'étaient pas là, mais comme on a pensé à eux tout le temps, comme on a symboliquement partagé un repas avec eux, c'est comme si on avait passé la journée avec eux... Moi, il m'arrive aussi d'avoir cette impression...

— *D'avoir passé la journée avec un mort ?*

— Oui. Si tu fais quelque chose qui te rappelle beaucoup la personne disparue, ou si quelqu'un te parle longuement d'elle, c'est comme si elle était avec toi... Beaucoup de morts m'accompagnent ainsi dans la vie... Et je pense n'être pas la seule à vivre cela, même si peu en parlent...

— *Moi, je ne réagis pas comme ça ! C'est trop triste... Je ne veux pas penser à mon arrière-grand-mère Gabrielle par exemple, parce que, dès que je pense à elle, ça me rend triste.*

— C'est une autre solution. On peut essayer de ne pas penser aux morts et à la mort. C'est d'ailleurs ce que font la plupart des gens. Ils considèrent comme toi que la mort n'est pas un sujet plaisant et la seule perspective de leur propre disparition, comme de celle de leurs proches, leur paraît insoutenable.

— *Pas toi ?*

— Bien sûr que si... L'idée de la disparition de ceux que j'aime m'est insupportable. Mais mon expérience répétée de la mort m'a obligée à y penser souvent et beaucoup. Je me sens familière avec la mort comme avec certains morts. Et je préfère évoquer leur souvenir plutôt que de les laisser dans l'oubli.

— *Tu n'as même pas peur d'évoquer la façon dont ils sont morts ?*

— Non, je redoute l'émotion qui me saisit alors, mais je pense qu'il ne faut pas tenir secrète la façon dont les hommes meurent.

— *Alors, dis-moi...*

— *Que veux-tu que je te dise ?*

— *Comment sont morts tes frères ?*

— Mes frères sont tous les deux morts jeunes : l'un d'un accident de la route à vingt-quatre ans, l'autre d'un problème de santé, une rupture d'anévrisme, à trente-cinq ans. Ce fut brutal et imprévisible. Les façons de mourir sont extrêmement variées. Une mort à laquelle on peut se préparer n'est pas moins pénible ou douloureuse qu'une mort accidentelle, mais elle est très différente.

— *Moi, je préférerais mourir brutalement, mais je voudrais que toi tu meures lentement...*

— Je te comprends. On dit d'ailleurs de quel-
qu'un qui ne s'est pas vu mourir qu'il a eu une
« belle mort ». En fait, je ne suis pas sûre qu'il y ait
de « belle mort », mais mourir sans souffrir, et sans
se rendre compte que l'on meurt, cela semble plus
agréable pour ceux qui meurent. Pour ceux qui
restent, c'est difficile. Car le temps manque alors
pour comprendre ce qui arrive et l'on reste avec
des regrets, des envies d'adieu, des paroles qu'on
aurait dû dire et qu'on n'a pas dites, des doutes...

On se demande par exemple si la personne qui est morte savait bien à quel point elle était importante pour nous, à quel point on l'aimait...

— *Pour Gabrielle, tu te rappelles, quand j'étais toute petite, je lui avais dit : « Gabrielle, je t'adore ! »*

— Je me le rappelle... Elle avait dû en être très contente. Quand les gens ne meurent pas d'un seul coup mais s'éteignent progressivement, on a le temps de prendre congé d'eux et de leur dire ce qu'on voulait leur dire, comme eux peuvent le faire aussi, même si le déclin est souvent long et pénible.

— *Tes frères n'ont rien eu le temps de te dire ?*

— Non, ils sont morts trop rapidement.

— *Tu regrettes de ne pas les avoir revus ?*

— Je regrette de ne pas avoir continué de vivre avec eux ; je les regrette ; mais je ne regrette pas de ne pas les avoir vus mourants et diminués.

— *Tu n'as donc pas vu tes frères morts ?*

— Non, j'ai toujours évité de voir les gens que je connaissais, morts. Mes frères, je n'avais pas envie de les voir morts. J'avais peur de ne garder d'eux que ces dernières images. Je voulais garder des images d'eux vivants.

— *Moi, je crois que j'aurais envie de voir les personnes que j'ai aimées une dernière fois.*

— Ça dépend. Une fois, on m'a proposé d'aller voir la dépouille de quelqu'un que j'aimais, en me disant qu'elle était très belle et très calme. Je n'ai pas eu le courage de refuser, de dire que je ne le souhaitais pas, parce que cela semblait faire plaisir aux membres de sa famille qui étaient là. Alors j'ai vu cette personne qui ne ressemblait plus à celle que je connaissais. On l'avait coiffée très différemment de la façon dont elle avait l'habitude de le faire. La couleur de sa peau était devenue jaune comme la cire. Elle n'avait pas son sourire habituel. Ce n'était plus elle. Un mort n'a plus grand-chose à voir avec le vivant qu'il était. C'est pour cela que je trouve inutile de le voir. Sauf si on a besoin d'être persuadé qu'il est vraiment mort.

— *Je repense à tes frères, ils n'ont pas eu le choix...*

— Que veux-tu dire ?

— *Ils n'ont choisi ni le lieu de leur mort ni la façon dont ils sont morts...*

— Avec la mort, tu sais, on choisit très peu...

— *Quand même, ceux qui prennent beaucoup de risques, les coureurs automobiles, les alpinistes, ils savent qu'ils risquent de perdre leur vie... C'est comme les gens qui fument trop...*

— C'est vrai. Mais cette question du risque et de la mort est très compliquée. Nous ne sommes pas toujours responsables de tout. Il y a souvent des choses imprévisibles. Tu sais, d'ailleurs, le mot

« accident » signifie « ce qui arrive de façon imprévisible et fortuite ».

— *C'est-à-dire ?*

— Cela veut dire par hasard. Un accident est ce qui arrive par hasard. Mais comme il est difficile de croire que les choses arrivent par hasard seulement, on introduit des intentions, des volontés. On se dit qu'il y a des raisons ou des explications possibles. Tout le monde fait cela. Quand ta grand-mère est morte d'un accident de cheval, au lieu de me dire « elle a eu un accident, c'est ainsi, il ne faut pas chercher plus loin, cela arrive », j'ai commencé par lui en vouloir horriblement. J'étais furieuse qu'elle ait pris des risques inutiles, qu'elle n'ait pas pensé à nous, qu'elle n'ait pas été plus prudente, qu'elle nous ait tous privés de sa présence à jamais.

— *Pourquoi lui en avoir voulu ? Tu m'as dit qu'elle adorait la vie. Si elle avait su qu'elle allait mourir, elle ne serait pas montée à cheval ce jour-là.*

— Ce n'est pas sûr... Vivre, c'est prendre des risques. Comme on ne sait jamais quand on va mourir, on vit en faisant des choses dangereuses mais qui sont amusantes. Et rien n'est plus difficile que de savoir évaluer la part de prudence et d'imprudence. On balance toujours entre deux attitudes : réfléchir aux dangers qui nous menacent pour les prévenir, ou défier la mort en la pensant impossible. Certains règlent le problème en croyant au destin et en affirmant que ce qui doit arriver arrivera, quoi qu'on fasse.

— *Croire au destin, c'est croire que les choses arrivent malgré nous, ou sans qu'on les décide, c'est cela ? Tu crois à cela, toi ?*

— Non, je crois qu'on peut prévenir certains risques et faire très attention. Mais on ne peut pas tout prévoir et tout éviter. En voiture par exemple, même si l'on est très prudent, on ne peut pas toujours éviter le chauffard saoul qui nous fonce dessus.

— *Pour l'accident, je comprends ce que tu veux dire, on ne choisit pas vraiment de mourir, mais si tu fumes et si tu bois trop, là tu choisis de mourir bien plus tôt...*

— C'est le risque, mais ce n'est pas en disant cela que l'on évite aux gens de fumer et de boire. J'ai des amis qui fument deux fois plus quand ils pensent aux statistiques des cancers du poumon, justement parce que ces chiffres les angoissent !

— *C'est idiot !*

— On ne peut pas interdire tout ce qui est mauvais pour la santé. Chacun décide ce qu'il boit, ce qu'il mange, comment il veut vivre... On peut informer les gens, on ne peut pas décider pour eux. Si on ne choisit pas toujours sa mort, on peut, au moins, choisir la façon dont on veut vivre...

— *Tu penses qu'on est plus libre par rapport à la vie que par rapport à la mort ?*

— Je n'en suis pas sûr... Il y a dans la vie comme dans la mort plein de choses qui nous

échappent... Je t'ai parlé des façons de mourir. Il y a aussi l'endroit où l'on meurt. Aujourd'hui, la plupart des gens meurent à l'hôpital. Qu'il s'agisse de mort accidentelle ou de maladie, dans 70 % des cas, en France en tout cas, on meurt dans un établissement hospitalier. Ce phénomène est nouveau. Il y a moins d'un siècle encore, on mourait chez soi. Même si l'on avait eu un accident, on se faisait soigner à l'hôpital et on retournait à la maison pour mourir. Maintenant, les choses ont changé. Les mourants ne retournent plus chez eux. Même leurs proches semblent les fuir, ou les craindre.

— *Ça te paraît normal ?*

— Je le comprends, mais je ne trouve pas cela vraiment normal. Au lieu de s'occuper des personnes proches qui sont en train de mourir, on préfère les confier à des spécialistes, c'est-à-dire aux médecins, aux infirmiers, aux aides-soignants. Ils sont souvent formidables d'ailleurs. Mais je crois que la mort n'est pas qu'une affaire de spécialistes. C'est aussi une affaire de famille, d'amitié, d'amour...

— *Moi, je ne voudrais pas être là. Ça me ferait trop peur...*

— Bien sûr, cela fait peur. Mais toi, tu peux être tranquille, on n'oblige pas les enfants à être à côté des mourants. On les protège de la mort. On leur évite ce spectacle. Seuls les adultes rendent visite aux mourants, et encore, peu le font... C'est pourtant très important d'accompagner les gens qui meurent, d'être là pour eux, d'oser parler de ce qu'ils veulent, de se taire aussi, de tendre juste une main. Quand j'ai peur, j'ai très envie d'être

avec des personnes qui me rassurent. Lorsque j'ai accouché de vous, j'ai demandé à ton père de ne pas me quitter un seul instant, parce que j'avais peur... Si je me voyais mourir, je voudrais qu'il soit là aussi, qu'il me tienne la main...

— *Tu n'es pas un peu romantique ?*

— Peureuse, surtout ! Mais tout le monde n'est pas comme moi. Certains aiment être seuls quand ils ne vont pas bien ou quand ils ont peur... Ton grand-père, dès qu'il est malade, nous demande de le laisser tranquille. Il ajoute même : « Je veux mourir tout seul ! » Il recherche la solitude. Mais la solitude voulue est bien différente de celle qui est subie. Si l'on désire être seul, comme ton grand-père, c'est bien. Mais si l'on est seul sans l'avoir choisi, parce qu'on est à l'hôpital, que plus personne ne vient vous voir, cela n'est pas la même chose. C'est un vrai problème que la mort fasse peur aux autres. Les hommes n'ont pas nécessairement envie d'être seuls pour mourir, or la peur isole les mourants... On peut se retrouver à la fois triste parce que l'on meurt et délaissé par les autres qui ont peur de la mort et s'en détournent.

— *Qu'est-ce qu'on peut faire contre ça ?*

— Réfléchir d'abord. On peut se demander si l'hôpital est le meilleur endroit pour accueillir ceux qui vont mourir, comme c'est le cas sept fois sur dix.

— *Au moins, à l'hôpital, on n'est pas vraiment seul, il y a des infirmières, des docteurs, des gens pour s'occuper de nous...*

— C'est vrai, mais l'environnement est particulier, très médical, un peu froid. Beaucoup de gens souhaitent rentrer chez eux pour mourir. Il existe d'ailleurs en France ce qu'on appelle l'hospitalisation à domicile. Des médecins, des infirmiers, des psychologues vont chez le malade pour le soigner. Je me demande s'il ne serait pas parfois plus bénéfique de maintenir les gens chez eux, les personnes très âgées par exemple, avec un système d'aide à domicile, plutôt que de les envoyer à l'hôpital, où ils n'ont plus leurs repères, et où on les traite comme des malades. Je ne dis évidemment pas cela pour critiquer l'hôpital.

— *Tu préférerais que les gens meurent chez eux ?*

— J'aimerais que les gens choisissent l'endroit où ils souhaitent mourir et qu'on puisse y réfléchir avec eux sans angoisse et sans gêne. Rester chez soi si personne ne vient vous entourer et si l'on est très souffrant, c'est impossible. Il vaut bien mieux, dans ce cas, être à l'hôpital. Mais si l'on a une famille attentive et présente et une assistance médicale, on peut mourir chez soi, entouré de ses objets familiers, des photos des gens qu'on aime, de ses proches...

— *Moi, j'inviterais mes copines...*

— Ce n'est tout de même pas une fête, mais je te comprends ! Pouvoir prendre congé des personnes que l'on aime et leur dire qu'on les aime est précieux. Le second mari de ma mère l'a attendue pour mourir. Elle était allée chercher des fleurs et, quand elle est rentrée du marché, il lui a dit : « Je

t'attendais pour te dire adieu. » Elle s'est allongée à côté de lui et il est mort.

— *Comme ça, d'un coup ?*

— Oui, mais c'était la fin d'une longue agonie.

— *Il ne lui a pas dit « je t'aime » ?*

— C'est sans doute ce qu'il voulait dire... Tu vois, dans une maison il y a des fleurs, des allées et venues, du mouvement, de la vie, les animaux familiers... Ce n'est pas comme dans une chambre d'hôpital.

— *L'idéal serait de combiner les deux. Être à l'hôpital pour ne pas avoir mal et pour être bien soigné ; avoir beaucoup de visites pour ne pas être triste et seul, et enfin, décorer sa chambre comme à la maison pour ne pas être dépaycé...*

— Ton idée est bonne et quelqu'un l'a déjà eue. C'est une femme médecin. Elle s'appelait Cicely Saunders. Elle travaillait à Londres dans un hôpital : le *Saint Christopher's Hospice* qui accueillait des malades incurables.

— *Incurables, qu'est-ce que ça veut dire ?*

— Des malades qu'on ne sait pas guérir.

— *Et qui vont donc mourir très vite...*

— Ils vont mourir, mais pas nécessairement très vite. Ils peuvent mourir lentement et dans des souffrances abominables. Et plus ces douleurs seront insupportables, plus le temps paraîtra long. C'est

à ce problème qu'était confrontée Cicely Saunders. Elle voulait soulager les malades de leurs souffrances interminables.

— *Elle voulait les aider à mourir ?*

— Oui, et sans souffrance. Alors elle a mis au point un traitement où elle prescrivait très régulièrement à ses patients des médicaments qui soulagent la douleur, ce qui les empêchait de souffrir. D'ailleurs, « patient » signifie étymologiquement celui qui souffre, celui qui est passif. Ces médicaments, qu'on appelle des antalgiques, prescrits à très forte dose et combinés avec de la morphine, permettent aux malades de ne plus avoir mal. Ils se détendent alors et peuvent refaire des choses que leurs douleurs interdisaient, comme parler à leurs proches ou même rentrer chez eux. Cicely Saunders ne s'est pas contentée de mettre au point ce traitement. Elle a ouvert l'hôpital à des prêtres et à des bénévoles, à des équipes qui osent entourer les mourants et leur parler, y compris de la mort. L'idée d'un lieu spécialement conçu pour donner des soins à ceux qu'on ne peut plus guérir, mais que l'on peut encore soulager, était née. Depuis elle a fait son chemin. En France, ce n'est qu'en 1984 que sont apparus les premiers services de soins palliatifs. On les appelle ainsi parce qu'ils pallient, ils apportent un remède provisoire à l'impossibilité de guérir.

— *Toi, si tu en avais besoin, tu voudrais aller dans un service de soins palliatifs ?*

— Résolument, si je meurs de maladie. Et je souhaiterais cela pour les miens également. Le combat

pour développer ce type de services me paraît décisif. Puisque l'on va nécessairement mourir, mieux vaut que ce soit dans les meilleures conditions et avec le minimum de souffrances ! La réflexion sur la mort doit permettre aux hommes de mieux mourir, sinon elle est inutile. Mais je voudrais te parler d'une autre femme qui, elle aussi, a beaucoup fait pour que les hommes meurent mieux.

— *C'est encore une Anglaise ?*

— Non, elle est originaire de Suisse mais elle a vécu la plupart du temps en Amérique. Elle s'appelle Elisabeth Kübler-Ross. Elle est psychiatre. Depuis 1965, Elisabeth Kübler-Ross travaille avec des malades atteints du cancer. Elle les a interrogés, elle a rapporté leurs récits, leurs angoisses, leurs espérances, leurs déceptions pour parvenir à mieux comprendre leurs attentes, à savoir comment les aider. De son expérience, elle a tiré une théorie décrivant les différentes étapes vécues par les grands malades avant leur mort. Elle en a répertorié cinq qui vont du refus de la maladie à la colère, en passant par le marchandage, le désespoir, jusqu'à l'acceptation de la mort.

— *Je comprends le refus, la colère, le désespoir, mais l'acceptation ? Tu crois vraiment qu'il y a des malades qui meurent en acceptant la mort ?*

— Je n'en suis pas sûre. Moi, je crois que je serais très en colère de mourir d'une grave maladie et je ne jure pas que mon agonie serait calme et tranquille...

— *Tu ne sais pas... On a du mal à s'imaginer en train de mourir... Jusqu'à présent, tu m'as dit où on meurt et comment, mais tu ne m'as pas dit de quoi on meurt le plus.*

— Dans les pays dévastés par la guérilla, les révoltes, la guerre, les hommes meurent lors d'attentats, de combats, de bombardements, ils meurent aussi de faim ou par manque de soins. Dans un pays en paix comme la France, on meurt davantage de maladie.

— *Du cancer, surtout ?*

— C'est vrai pour les adultes qui ont entre trente-cinq et soixante-quinze ans. Parce que quand on raisonne avec des chiffres, comme tu le fais en géographie ou en histoire, il faut distinguer précisément l'âge des gens, leur sexe, le moment où ils vivent, etc. Tu vas comprendre pourquoi.

— *J'ai déjà compris, je crois. Les gens meurent généralement vieux. C'est plutôt rare les bébés ou les enfants qui meurent...*

— Tu as compris. Aujourd'hui, en Europe, les jeunes meurent moins que les adultes et beaucoup moins qu'autrefois. Il y a eu sur ce point des changements considérables dans l'Histoire. Avant, les êtres les plus fragiles et les plus exposés à une mort rapide étaient les bébés et les enfants. Maintenant, ce n'est plus le cas, on a très sérieusement diminué le taux de la mortalité infantile. Il y a bien encore des jeunes qui meurent, mais c'est pour des causes souvent nouvelles. L'automobile, les mobylettes ou les motos sont des inventions relativement

récentes qui causent un nombre considérable d'accidents mortels qu'on ne connaissait pas jadis.

Les accidents de voiture ou de mobylette frappent davantage les jeunes qui sont des conducteurs moins expérimentés. Au contraire, dans les années vingt, les jeunes entre vingt et vingt-cinq ans mouraient de maladie, en particulier de la tuberculose. Mais pas d'accident de voiture. Or, aujourd'hui, 40 % des jeunes meurent ainsi.

— *C'est beaucoup !*

— C'est considérable. Cela donne envie de dire aux jeunes conducteurs d'être très prudents, mais eux veulent aller vite et se faire plaisir... Tout ce que je te dis là est vrai des pays développés, des pays riches. Dans les pays pauvres, on ne meurt pas au même âge, ni des mêmes choses. Le taux de mortalité infantile reste souvent très élevé. Les diarrhées et la rougeole, par exemple, tuent beaucoup de bébés alors qu'en Europe ce n'est plus le cas. Et l'on ne vaccine pas les enfants partout de la même façon. Il y a encore beaucoup d'enfants qui meurent du tétanos et de la rougeole dans le monde alors qu'on dispose de vaccins très sûrs. Il y a donc d'immenses inégalités selon les pays et les systèmes de protection sociale.

— *Tu veux dire qu'on ne meurt pas partout des mêmes choses ?*

— Exactement. Dans les pays développés, les maladies cardio-vasculaires sont la première cause de décès. Puis les cancers pour les moins de soixante-cinq ans. Dans les pays en développement, on meurt davantage du paludisme, de la

tuberculose, et des conséquences de la dénutrition, du manque de nourriture. Tu vois, on ne peut vraiment pas comparer.

— *Certains ont trop à manger et c'est mauvais pour leur santé, d'autres n'en ont pas assez et ce n'est pas bon non plus !*

— Oui, et puis des maladies nouvelles apparaissent.

— *Tu vas me parler du sida...*

— Bien sûr... Le sida est une maladie dont tu as déjà beaucoup entendu parler à l'école ou à la télévision. Elle s'est développée à partir des années quatre-vingt. Elle a fait mourir plus de vingt millions de personnes dans le monde et l'épidémie se poursuit, en particulier en Afrique, où les hommes n'ont pas les moyens de se soigner. Dans les pays riches, les gens peuvent à présent s'acheter les médicaments qui retardent l'apparition de la maladie. Dans les pays où les hommes sont trop pauvres, ils ne peuvent pas s'offrir cette trithérapie qui pourrait les maintenir en vie. Or cette maladie, dont on parle effectivement beaucoup, tue en fait moins de gens, à l'échelle du monde, que le paludisme que je viens d'évoquer. Et pourtant tu connais le sida, mais je ne suis pas sûre que tu aies jamais entendu parler du paludisme.

— *C'est vrai !*

— En ce qui concerne la mort, nous n'avons pas toujours le bon point de vue, nous ne sommes pas toujours bien informés et nous mettons en